Harry S. Neale
Sufi Warriors Saints. Stories of Sufi Jihad from Muslim Hagiography

Londres, I.B. Tauris
2022, i-xi, 182 p., cartes, index
ISBN : 9780755643370

Mots clés : saints, soufis, histoire, jihād, hagiographie, Maghreb, Mashreq, Inde

Keywords: Saints, Sufis, History, Jihad, Hagiography, Maghreb, Mashreq, India

Cet ouvrage est consacré aux maîtres spirituels, considérés comme des saints combattants de la foi (*mujāhid*, *ghāzī*). Les anecdotes mettant en scène des soufis combattant les ennemis de l'islam en assistant de manière miraculeuse les armées musulmanes font partie des lieux communs (*topoi*) de la littérature hagiographique. Selon Harry S. Neale (HN) la doctrine du *jihād* occupe une position centrale dans l'histoire islamique (p. 1). On peut néanmoins s'interroger sur la pertinence de cette affirmation. En effet si le *jihād* contre la *nafs* (l'âme charnelle) est central dans la spiritualité islamique, tous les cheikhs soufis n'appellent pas au *jihād* armé. Le contexte politique est le facteur déterminant pour que les cheikhs combattants de l'islam apparaissent dans les textes hagiographiques. Le but de HN dans cet ouvrage est de traduire les récits sur les cheikhs *ghāzī* présents dans différents types de sources (hagiographiques et traités de soufisme, mais aussi chroniques historiques et récits de voyage) en arabe et en persan. Après une introduction (p. 1-22) dans laquelle l'auteur définit les principaux concepts utilisés (*mujāhid*, *ghāzī*, *jihād*, *mujāhada*), l'ouvrage se compose de cinq chapitres organisés de manière chronologique, depuis les proto-soufis aux VIIIe et IXe siècles, jusqu'aux soufis combattants du sous-continent indien au XVIIe siècle. Dans chaque chapitre, la présentation des paroles traduites est identique. Après une brève biographie du personnage dont il est question et la liste des sources traduites, les rubriques sont presque toujours les mêmes : 1) quelques éléments marquants de la vie spirituelle du cheikh combattant, 2) traduction de ses paroles exemplaires, 3) traduction des récits concernant son implication dans des faits de *jihād* militaire.

Le chapitre 1, « Ascetic Warriors and Proto-Sufis: The Eighth and Ninth Centuries » (p. 23-39), est consacré à quatre célèbres figures des débuts du soufisme. HN regroupe les paroles des ascètes en trois rubriques : repentance, paroles exemplaires et actes de *jihād*. Ces saints combattants inscrivent leurs actions dans le contexte politique particulier des conflits entre le calife abbasside de Bagdad et les Byzantins aux régions frontalières de la Syrie du Nord et du sud de l'Anatolie. Cette situation politique a donné lieu à la figure de l'ascète combattant musulman, gardien des frontières de l'islam. Toute une tradition orale a vu le jour rapportant les actions héroïques, voire les miracles, accomplis par ces ascètes qui menaient une vie austère, fondée sur la remise confiante en Dieu (*tawakkul*) et la piété scrupuleuse (*waraʿ*). Ils sont décrits en contraste avec le mode de vie des habitants des grandes villes comme Bagdad et Damas. Le plus célèbre de ces ascètes combattants est sans doute Ibrāhīm b. Adham (m. 161/777-778) qui, selon la légende, aurait été le souverain de Balkh. Il aurait renoncé à la fonction royale pour mener une vie ascétique. Il serait mort en mer Méditerranée en combattant les Byzantins. HN traduit également les paroles et les actions exemplaires de trois autres célèbres figures de soufis combattants de cette époque. Muḥammad b. Wāsiʿ, originaire de Baṣra, qui aurait combattu aux côtés du commandant militaire omeyyade, Qutayb b. Muslim (m. 96/715), lors de la conquête de la Transoxiane et du Khorassan. ʿAbd Allāh b. al-Mubārak, connu pour sa pratique des « deux *jihād* », militaire contre les Byzantins, et spirituel contre son âme charnelle (*nafs*). Shaqīq Balkhī, célèbre pour ses connaissances dans les sciences de la Loi religieuse (*sharīʿa*) et de la Réalité divine (*ḥaqīqa*), est crédité, dans les sources hagiographiques, d'être un combattant de la foi, mort dans la campagne militaire des forces de l'islam dans le Khuttalan.

Le chapitre 2, « Mujahid Friends of God in Sufism's Formative Period: The Ninth through Eleventh Centuries » (p. 41-60), est consacré à Bayāzid al-Basṭāmī (m. 234/848 ou 261/875), Junayd al-Baghdādī (m. 298/910) et Shaykh Abū Isḥāq Kāzarūnī (m. 426/1033). Fondateur de la *ṭarīqa kāzarūniyya*, l'un des premiers ordres soufis, ce dernier est connu pour avoir converti à l'islam les zoroastriens du Fārs et assisté miraculeusement les troupes musulmanes à la frontière byzantine. Ces diverses actions lui ont valu le titre de « *al-shaykh al-ghāzī* ». En revanche Bāyazīd al-Basṭāmī et Junayd al-Baghdādī sont surtout célèbres comme des maîtres soufis incarnant deux lignes spirituelles différentes. L'ivresse mystique (*sukr*), avec la prononciation de propos extatiques (*shaṭahāt*), pour Basṭāmī, et la sobriété (*saḥw*) pour Junayd. Ils sont néanmoins crédités d'avoir assisté de manière miraculeuse les armées musulmanes aux frontières de l'islam.

Avec le chapitre 3, « Sufi *Mujahids* of the Crusades and the Mongol Invasion: The Twelfth and Thirteenth Centuries » (p. 61-75), nous sommes dans un tout autre contexte politique qu'aux siècles précédents. Deux événements majeurs vont affecter le monde musulman au cours des XIIe et XIIIe siècles : les croisades, à l'appel du Pape Urbain II à partir de 1096, et la prise de Bagdad par les Mongols en 1258, avec l'abolition du califat abbasside. Le sultanat mamelouk fut le fer de lance de la résistance à ces deux envahisseurs. HN présente dans ce chapitre les faits et gestes de deux figures importantes du combat contre les croisés qui ne sont pas des maîtres spirituels appartenant à un ordre soufi. Le premier est un cheikh de Syrie, ʿAbd Allāh al-Yūnīnī (m. 617/1221), appelé le « Lion de Syrie » (*asad al-sham*). Originaire d'un village situé près de Baalbek au Liban, il est donné, dans les sources, comme la figure exemplaire de celui qui mène le *jihād* contre sa *nafs*, mais aussi sur le champ de bataille où il serait mort en martyr. Son tombeau à Baalbek devint un lieu de pieuses visites. Le second, Abū l-Qāsim ʿAbd al-Raḥmān al-Nuwayrī désigné par les sources hagiographiques comme le « Martyr éloquent » (*al-shahīd al-nāṭiq*), était un grand cheikh et juriste d'Égypte, mort au combat contre les croisés à Damiette. Dans ce chapitre figurent deux maîtres originaires d'Iran. Le premier, Najm al-Dīn Kubrā (m. 618/1221), maître éponyme de la *ṭarīqa kubrawiyya* qui s'est développée en Asie centrale, en Anatolie, en Inde et en Chine, est rapporteur de hadiths et fidèle à la *sunna* du Prophète ; il serait mort en combattant les Mongols durant le siège de la ville de Khwārazm. Le second, Jalāl al-Dīn Rūmī (m. 672/1273), est surtout connu pour avoir composé l'un des plus célèbres monuments de la littérature mystique persane, le *Mathnavī-yi maʿnavī*, appelé le « Coran persan ». Tout comme Najm al-Dīn Kubrā, il est considéré comme un *mujāhid* : au moment du siège de Damas par les armées de Hülegü, les habitants l'auraient aperçu assister les troupes musulmanes sur le champ de bataille.

Le chapitre 4, « Sufi *Mujahids* of al-Andalus and al-Maghrib: The Twelfth through Seventeenth Centuries » (p. 77-91), est consacré à des personnalités du monde musulman occidental. Le XIIe siècle est celui de la Reconquista du royaume de Castille face au *jihād* mené par les Almoravides dans la péninsule Ibérique. La chute du califat omeyyade de Cordoue au XIe siècle donna naissance à de nombreux petits États, très faibles, qui facilitèrent la reconquête chrétienne. La chute de Grenade en 1492 marqua la fin du pouvoir musulman dans la péninsule mais la lutte, pour des raisons essentiellement économiques se poursuivra, de la part des monarchies castillanes et portugaise sur les terres du Maghreb.

HN fait remarquer que les sources hagiographiques sur ces saints combattants diffèrent de celles portant sur les cheikhs *ghāzī* de la partie orientale du *dār al-islām*. Il s'agit, en grande partie, de biographies plus courtes, centrées sur les qualités islamiques idéales des cheikhs soufis. Ces sources sont composées sur le modèle des recueils de biographies (*ṭabaqāt*) plutôt que sur le modèle des récits de *manāqib*, mettant en valeur les hauts faits et les actions miraculeuses d'un seul personnage. Il existe d'abondantes sources qui mettent en lumière le rôle des soufis dans le *jihād* contre les envahisseurs portugais et espagnols. Parmi les soufis *mujāhid* cités dans ce chapitre, la figure de Muḥammad al-ʿAyyāshī (m. 1051/1641) est sans doute la plus célèbre. Selon les sources hagiographiques, il aurait mené le *jihād* à la frontière avec les chrétiens. Les actions militaires de Muḥammad al-ʿAyyāshī sont corroborées dans les sources historiques qui rapportent plusieurs de ses faits d'armes. Son acte exemplaire le plus célèbre est l'attaque qu'il a menée contre la flotte espagnole. Après l'avoir défaite, il aurait fortifié la ville de Salé, près de Rabat.

Le chapitre 5, « Sufi *Mujahids* of the Indian Subcontinent: The Eleventh through Seventeenth Centuries » (p. 93-111), s'intéresse aux soufis appartenant à deux *ṭarīqa-s* importantes du sous-continent indien, la *chishtiyya* et la *naqshbandiyya*. Au départ, ces *ṭarīqa-s* se sont développées en Asie centrale avant de se diffuser en Inde. Selon les sources hagiographiques, Abū Muḥammad Chishtī (m. 411/1020) effectuait des prières surérogatoires et était détaché des choses de ce monde. Son comportement correspond au modèle de l'ascète combattant des VIIIe et IXe siècles. Il aurait conduit une bande de soufis *ghāzī-s* dans les raids de Maḥmūd de Ghazna contre les Hindous. Néanmoins, le véritable fondateur de la *chishtiyya* en Inde est Muʿīn al-Dīn Chishtī (m. 627/1236), originaire d'Asie centrale où il avait étudié avant de venir à Lahore pour finalement s'installer à Ajmer. La *chishtiyya* a dominé la vie spirituelle dans l'Inde musulmane pendant la période pré-Moghole. Le succès de cet ordre soufi est dû en partie à sa capacité de s'adapter à l'environnement religieux indien. La *naqshbandiyya* est arrivée dans le sous-continent indien plus tardivement et a joué un rôle significatif aux XVIIe et XVIIIe siècles. Comme en Asie centrale, les soufis *naqshbandi* étaient impliqués dans les affaires politiques et militaires. La vie de Bābā Palang Pūsh (m. 1110/1699) témoigne de la volonté des cheikhs *naqshbandi* de prendre part aux actions militaires. Les sources hagiographiques décrivent

Bābā Palang Pūsh comme un « *pīr* militaire » qui aurait accompagné les armées musulmanes dans la campagne au Deccan pendant le règne du sultan moghol Awrangzeb (r. 1618-1707).

Les anecdotes rassemblées dans cet ouvrage par HN illustrent les multiples rôles des cheikhs soufis en matière de *jihād*, dont il existe plusieurs formes : le *jihād* contre l'âme charnelle, la *nafs*, le *jihād* de la langue et le *jihād* de l'épée. Les anecdotes mettent en lumière l'éthique du *jihād* dans la bravoure et l'abnégation que les cheikhs combattants manifestent sur le champ de bataille. On peut citer le récit décrivant ʿAlī b Uthmān al-Shāwī (m. 940/1534) faisant face aux chrétiens, une épée à la main et un poème en l'honneur du Prophète sur les lèvres. Il mourut en martyr à la bataille de Humar, près d'Asila. Il s'agit ici d'un topos hagiographique rapporté par le cheikh du Rif marocain, Ibn ʿAskar (m. 986/1578) dans son *Dahwat al-nashir*, ouvrage sur les cheikhs soufis du Maghreb. Il n'est pas inintéressant de relever que l'on trouve ce même motif de bravoure dans l'historiographie. L'historien persan Muḥammad Shabānkāra'ī rapporte dans le *Majmaʿ al-ansāb*[1] que le roi du Shabānkāra, Muẓaffar al-Dīn, partit au combat contre les Mongols avec sur les lèvres des vers du « Livre des Rois » (*Shah Nāma*) de Ferdowsī et demandant à Dieu de lui accorder le martyr[2]. Le roi du Shabānkāra incarne ici la résistance nationale iranienne à un envahisseur venu de l'extérieur, tandis que dans le cas de ʿAlī b. ʿUthmān al-Shāwī il s'agit de défendre les valeurs de l'islam face à la chrétienté.

Le mérite de *Sufi Warriors Saints* est d'avoir rassemblé et traduit en anglais un certain nombre de récits sélectionnés dans les sources arabes et persanes sur des maîtres spirituels impliqués dans des actes de *jihād*. Il est néanmoins regrettable que HN utilise les sources hagiographiques sans en avoir défini au préalable la spécificité. Une vie de saint doit être étudiée pour ce qu'elle est, c'est-à-dire un discours d'une intention édifiante concernant un homme considéré comme hautement vertueux. Le texte hagiographique ne présente pas chronologiquement la vie d'un saint, mais elle suggère son caractère. Par conséquent, la nature des textes hagiographiques impose un discernement spécifique en raison des lieux communs qu'il contient. Les *topoi* ont leur propre histoire, ils s'inscrivent, ou se réalisent, dans un contexte historique particulier.

Dans la très courte conclusion de son ouvrage (p. 113-117), HN ne propose aucune analyse des récits traduits faute de recul sur la nature de la littérature hagiographique. Les actes de *jihād* de Bāyazīd al-Basṭamī et Junayd al-Baghdādī relèvent clairement du lieu commun hagiographique, tout comme les actes militaires de Jalāl al-Dīn Rūmī à Damas, rapportés dans une seule source hagiographique, le *Manāqib al-ʿĀrifīn* de Shams al-Dīn Aflakī (m. 761/1360). Ce dernier était le disciple du petit-fils de Rūmī sur l'invitation duquel il rédigea un ouvrage sur les hauts faits de son grand-père et l'ordre *mevlevi*. Le *Manāqib al-ʿĀrifīn* commence par décrire les raisons qui ont obligé Rūmī à quitter Balkh après les dévastations provoquées par les hordes de Gengis Khan. La présence de Rūmī assistant les armées musulmanes au siège de Damas par Hülegü est un rappel symbolique du siège de Balkh par Gengis Khan.

Les informations sur les activités de *jihād* militaire des ascètes combattants des VIIIe et IXe siècles ne sont pas documentées dans les sources hagiographiques du style *adab al-manāqib*, mais elles sont mentionnées dans les premiers traités de soufisme. Ces ascètes combattant aux frontières sont désignés par le terme *mutaṭawwiʿa* qui signifie littéralement « ceux qui accomplissent des actes de piété surérogatoire ». Les saints combattants dont les faits et dits sont traduits dans le premier chapitre de *Sufi Warriors Saints* sont les fondateurs du mouvement *mutaṭawwiʿa*. Ils ont composé les premiers ouvrages sur le *jihād*, mais aussi les premiers traités de *zuhd*. Les valeurs religieuses qui les unissaient étaient l'ascèse (*zuhd*), la piété (*birr*) et la recherche d'une extrême pureté, notamment en matière alimentaire. Ils apparaissent comme des modèles de vie austère en contraste avec le mode de vie des habitants des villes.

Le véritable saint combattant de l'islam, dont les activités sont bien documentées dans les sources hagiographiques à cette époque, est Shaykh Abū Isḥāq Kāzarūnī. En pratiquant le *jihād* de la langue, il aurait obtenu la conversion de milliers de zoroastriens dans le Fārs et plus précisément dans la région de Kāzarūn. Il semble d'ailleurs que l'idéal du *jihād* militaire est resté présent dans l'ordre *kāzarūnī* qui s'est développé dans différentes parties du monde musulman, notamment en Anatolie. Selon le *Kitāb Kunh al-akhbār* de l'historien ottoman Muṣṭafā Ālī, soixante-dix mille disciples *kāzarūniyya* auraient participé à la conquête de Constantinople en 1453, une conquête qui ne se serait pas faite

(1) Muḥammad Shabānkāra'ī est le premier historien à intégrer dans une histoire universelle de l'islam des chapitres sur les dynasties locales de l'Iran méridional.

(2) Le *Shah Nāma*, composé vers 1010 par Ferdowsī, est considéré comme l'épopée nationale des rois de l'Iran ancien. Le texte est dédié sultan ghaznévide Maḥmūd de Ghazna.

par les armes mais par la clameur « Dieu est plus grand que tout[3] ». Par ailleurs, il est intéressant de signaler qu'à l'époque de Shaykh Abū Isḥāq Kāzarūnī, un autre cheikh combattant a été très actif dans une autre partie du Fārs : Sayyid ʿAfīf al-Dīn al-Mūsawī al-Ḥusaynī (m. 423/), connu sous le nom de Shāh Zandū et natif de Bayram, petite ville située dans les régions chaudes du Fārs. Les hauts faits de Shāh Zandū sont rapportés dans une source hagiographique composée au XIXe siècle par un de ses lointains descendants[4]. Shāh Zandū est crédité d'avoir mené, les armes à la main, la guerre contre les infidèles zoroastriens dont il aurait converti des milliers et conquis toutes les forteresses. Ces deux saints combattants des premiers siècles de l'islam dans l'Iran méridional incarnent deux formes de *jihād*. D'un côté, la prédication pour Shaykh Abū Isḥāq Kāzarūnī et, de l'autre côté, l'obligation religieuse du *jihād fī sabīl Allāh* pour Shāh Zandū.

L'ouvrage de HN sera utile aux chercheurs qui s'intéressent à la notion de *jihād* dans le soufisme dans ces deux aspects, dans différents endroits du *dār al-islām* et dans des contextes historiques variés : d'une part, les informations sur la pratique de la *mujāhada*, c'est-à-dire le combat spirituel que mènent les maitres spirituels contre leur âme charnelle, la *nafs* ; d'autre part, le rôle des cheikhs soufis dans le *jihād fī sabīl Allāh*, le *jihād* militaire dont le fondement est coranique. De ce point de vue, les deux cartes qui figurent au début du livre sont très utiles pour situer géographiquement les régions où les cheikhs ont exercé leurs activités. L'auteur a établi un glossaire des termes techniques (p. 118-121), une liste des sources traduites classées chronologiquement par rapport à leur date de rédaction (p. 122-126), et la liste des sources utilisées et un index concluent l'ouvrage.

Denise Aigle
CNRS-UMR 8167 Orient & Méditerranée

(3) P. Wittek, « "Note" à Fu'ad Köprülüzāde, Abū Isḥāq Kāzerūnī und die Isḥāqī-Derwische in Anatolien », *Der Islam*, vol. XIX/1-2, 1931, p. 25.

4) *Tazkirat-i Ḥaḍrat Sayyid 'Afīf al-Dīn Shāh Zandū*, Ḥusayn Khādim, Aṣghar Karīmī et Sayyid Ḥasan Zandū (eds.), Tihrān, Intishārāt-i Pīrūz, 1391sh/2012.